

Séance ordinaire du 11 janvier 1843

Objekttyp: **AssociationNews**

Zeitschrift: **Bulletins des séances de la Société Vaudoise des Sciences Naturelles**

Band (Jahr): **1 (1842-1846)**

Heft 5

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

pagnés dans certaines circonstances de la chute d'une rosée très-abondante.

» Je ne crois pas cependant qu'il soit encore possible, au moyen d'une théorie pratique quelconque, de lier entre eux les phénomènes nombreux de la lumière dont la seule exposition présente déjà de si grandes difficultés, surtout pour qu'elle soit comprise par de jeunes élèves. Je ne considère cet essai que comme une tentative imparfaite, renfermant cependant un fait qui n'a pas encore été mentionné, savoir, la coloration des globules sous des angles qui diffèrent des angles efficaces des arcs-en-ciel. »

SÉANCE ORDINAIRE DU 22 DÉCEMBRE 1842.

Présidence de M. Wartmann.

M. *Kinkelin* lit une note sur les avantages et les inconvénients des poèles en tôle, considérés comme moyens de chauffage.

M. *Wartmann* entretient la Société de nouvelles expériences de M. Plateau sur le mouvement des liquides dans des tubes capillaires, quand ils sont soustraits à l'action de la pesanteur.

SÉANCE ORDINAIRE DU 11 JANVIER 1843.

Présidence de M. Wartmann.

M. le Dr. *Depierre* donne lecture de la statistique suivante *du passage des oiseaux émigrants en 1842, dans le Canton de Vaud.*

« En Janvier 1842, quelques espèces qui habitent rarement le canton de Vaud à cette époque, et d'autres qui ne se voient chez nous que pendant l'été, y ont séjourné plus ou moins longtemps cette année; de ce nombre sont :

» Le *Falco milvus*, qui, d'ordinaire, arrive vers le commencement d'Avril pour repartir en Septembre. J'ai vu deux individus de cette espèce fréquenter les bords du lac du 8 au 24 Janvier, l'un d'eux a été abattu et je le possède actuellement dans ma collection.

» Le 18 Janvier, j'ai reçu un *Tringa pugnax*, jeune mâle, tué peu de jours auparavant sur la grève du lac de Neuchâtel, près d'Yverdon.

» Le 12 du même mois, je trouvai 3 ou 4 *Saxicola rubicola* dans un bosquet près de l'embouchure de la Venoge. D'autres anomalies de passage n'ont malheureusement pas été notées.

» L'*Hirundo rustica* est arrivée comme de coutume, le 26 Mars; j'en ai encore vu le 3 Novembre quelques tardives.

» L'*Hirundo riparia* est arrivée cette année en petit nombre vers le 15 Avril, je n'en ai vu que très-peu cet automne, (le 18 Septembre).

» J'ai observé quelques *Muscicapa grisola* le 16 Mai. Ils ont reparu en quantité depuis le 5 Août.

» Je n'ai point aperçu, ce printemps, de *Muscicapa ficedula*; cet automne, tous ceux que j'ai vus du 20 Août au 10 Septembre, étaient des jeunes.

» L'*Oriolus galbula* est arrivé ici en grande quantité depuis le 28 Avril; il y en avait encore des jeunes le 20 Septembre.

» *Saxicola rubetra*, arrivé le 3 Mai.

» *Sylvia titys*, j'ai vu le premier le 22 Mars, et le dernier, qui était un jeune, le 23 Novembre.

» *Sylvia phœnicurus*, arrivés depuis le 4 Avril, départ des derniers, le 25 Octobre.

» *Sylvia Luscinia*, arrivés du 15 Avril, les derniers au 28 Septembre.

» *Sylvia atricapilla*, du 10 Avril, il n'en restait plus au 1^{er} Octobre.

» *Sylvia trochilus*, arrivés du 15 Avril au 1^{er} Mai; leur départ, du 15 Septembre au 10 Octobre.

» *Sylvia Hippolais*, arrivés vers le 19 Avril, repartis vers le 8 Septembre.

» Le *Sylvia palustris* est fort rare ici, je ne l'ai jamais vu qu'une fois.

» *Upupa epops*, arrivés le 15 Avril, je n'en ai pas vu au départ.

» *Cuculus canorus*, les premiers au 18 avril, il y en avait encore le 12 Septembre.

» *Columba turtur*, arrivés au 10 Avril, départ au 15 Septembre.

» *Perdix coturnix*, les premières au 3 Mai, les dernières au 15 Octobre.

» *Scolopax ruscolica*, le passage de printemps s'est effectué du 10 mars au 15 Avril, celui d'automne, du 1^{er} Octobre au 20; quelques tardives ont passé les premiers jours de Novembre, d'autres à la fin du même mois; cette année, le passage de cette espèce a été très-saccadé et irrégulier.

» *Regulus cristatus*, arrivés le 10 Octobre; il y en a encore.

» Il n'a pas passé beaucoup d'oies, *Anser segetum*, ce printemps, on en a vu quelques-unes les premiers jours d'Avril; encore point cet hiver.

Les espèces dont je ne parle pas n'ont pas été remarquées. »

M. *Béranger* communique la notice suivante sur *la réaction de l'eau de laurier-cerise sur le calomel*.

« Lorsque l'on met en contact du protochlorure de mercure avec de l'eau de laurier-cerise, une partie de celui-ci est décomposé, il prend l'aspect d'une poudre d'un gris noir en même temps qu'il se forme un sel mercurique soluble dans le liquide; les nouveaux corps formés sont en quantité correspondante aux capacités chimiques des agents sus-mentionnés.

» Le macéré *lauro-cerasique* présente les caractères suivants: odeur normale du laurier-cerise; saveur métallique très-prononcée; par le sulfhydrate ammoniacal précipité noir; une lame de cuivre trempée dans ce liquide se recouvre d'une couche métallique blanche de mercure; par l'iodure de potassium, pas de précipité; par l'eau calcique, pas de précipité.

» Le macéré évaporé sur une plaque de verre laisse un résidu blanc cristallin qui, mêlé à la potasse avec l'hydrochlorate de fer et l'acide hydrochlorique, fournit le précipité bleu connu sous le nom de bleu de Berlin (cyanure de fer).

» Ce résidu cristallin, dissout dans l'eau et mêlé d'azotate d'argent, donne un précipité blanc nuageux, insoluble dans l'acide nitrique à froid, mais parfaitement soluble à chaud; or, partant de ces réactions, on voit évidemment que dans le macéré se trouve du *cyanure de mercure*.

» Le *Calomel devenu gris noir* n'est autre chose que du calomel à l'état normal plus du mercure métallique réduit à l'état de globules visibles même à l'œil nu; dans le cas où l'on

aurait fait agir une forte quantité d'eau de laurier-cerise sur une petite proportion de calomel, il resterait seulement pour résidu du mercure métallique.

» Ayant donc trouvé du cyanure mercurieux et du mercure réduit à l'état métallique, il restait à savoir ce que devenait le chlore formant le protochlorure avant la réduction du mercure; comme ce corps ne se dégage point pendant la réaction qui nous occupe, on devait nécessairement le chercher en combinaison avec l'une des bases présentes, et comme l'eau de laurier-cerise est de l'eau plus de l'acide cyanhydrique et de l'hydrure de benzoïle, c'est avec ce dernier principe que le chlore fut soupçonné se trouver combiné.

» Lorsque l'on évapore, après filtration, un macéré d'eau de laurier-cerise sur du calomel, on obtient, outre le cyanure de mercure cristallisé, un liquide jaune de consistance oléagineuse d'une odeur pénétrante assez semblable à celle de l'huile étherée de laurier-cerise, d'une saveur âcre, brûlante; soluble dans l'eau. En chauffant, dans un tube de verre, ce liquide oléagineux mélangé d'un excès de chaux pure, lavée, exempte de tout chlorure, on chasse le benzoïle décomposé en partie par le feu, tandis que le chlore se combine avec la chaux pour former du chlorure de calcium; après refroidissement, la masse est diluée par de l'eau distillée, puis dissoute par de l'acide azotique pur (exempt de chlore), on forme par là un azotate plus un hydrochlorate de chaux, tous deux solubles dans le liquide; on filtre et on ajoute de l'azotate d'argent lequel fournit un abondant précipité blanc, insoluble dans l'acide azotique, soluble dans l'ammoniaque, noircissant par son exposition à l'air, en un mot, du chlorure d'argent formé par le chlore qui était uni au benzoïle pour former un chlorure de benzoïle (corps connu, et décrit par Wöhler et Liebig.)

» En résumé, la réaction de l'eau de laurier-cerise sur le calomel, cette eau étant en proportion voulue pour arriver au maximum de degré de décomposition de ce sel, peut produire :

du cyanure de mercure	00,5	du calomel employé.
du chlorure de benzoïle	00,5	id.
du mercure métallique	00,4	id.

M. le Dr. *Matthias Mayor* lit un Mémoire intitulé : *Des faits en médecine.*

« Il semble que les auteurs, professeurs et chefs de clinique de Paris, se soient tous donné le mot depuis quelque temps pour tourner sans cesse autour des FAITS ; toujours des faits et rien que des faits dans leurs discours d'apparat et dans les écrits qui sont destinés à exprimer l'état et les besoins urgents de la médecine : l'un d'eux a même parlé de *forêts de faits*. Cet écho, du reste assez universel, sert du moins à expliquer ce qui est généralement senti, à savoir : qu'on a évidemment trop perdu de vue jusqu'ici *l'observation* de ces mêmes faits ; qu'à *l'expérience* à laquelle ils doivent servir de base on s'est trop appliqué à substituer des opinions, des théories et des doctrines, et que chacune de celles-ci a été enfantée dans le silence du cabinet, ou forgée de toutes pièces sur des données et des faits qui ne supportent pas un mûr examen.

» On connaît peut-être toute ma pensée à l'égard de ces faits, s'il est question de la médecine opératoire, car je me suis appliqué à démontrer, soit dans ma *Chirurgie simplifiée*, soit dans un Mémoire sur *les caractères différentiels* de la médecine et de la chirurgie, que tout ce qu'on a dit des faits, de leur influence et de leur absolue nécessité en thérapeutique, ne peut concerner que la médecine proprement dite. Je me

suis expliqué tellement et à satiété sur ce sujet, que je n'y reviendrai qu'autant qu'on voudra contester sérieusement mes assertions et mes convictions.

» Mais tous les faits qui sont du ressort exclusif de la médecine ont-ils bien la valeur qu'on semble leur assigner, et sur laquelle on insiste comme s'ils constituaient la condition *sine quâ non* de l'essence même de cette branche de *l'art de guérir*? Ceci exige une explication, mais qui malheureusement sera peu favorable aux partisans des faits, et qui diminuera notablement le mérite intrinsèque, le prestige de ces mêmes faits, et en particulier de ceux qui sont les plus importants. Cette explication aura toutefois ce grand avantage de nous donner la clef de l'incertitude et du vague qui règnent encore en médecine malgré l'immensité de faits accumulés en sa faveur chaque jour, à chaque instant, par une armée nombreuse d'observateurs bien exercés, et depuis trois ou quatre mille ans au moins. C'est qu'il est manifeste qu'il faut distinguer soigneusement plusieurs ordres de ces faits. Ainsi donc, la plupart de ceux qui tendent à éclairer le *diagnostic* et l'état pathologique laissent peu à désirer; ceux au moyen desquels on parvient à constater *l'étiologie* de certains états morbides sont parfois encore heureusement choisis; et ceux enfin sur lesquels nous fondons notre *pronostic* nous font rarement défaut.

» Jusque là donc tout irait à merveille, et la PATHOLOGIE, sous ces trois rapports du moins, pourrait se vanter de s'être élevée en quelque sorte à la hauteur des sciences d'observation. Or les cliniciens qui croient à la certitude scientifique de la médecine fondent précisément leur illusion sur la confusion qu'ils font entre la connaissance des maladies et l'art de les traiter convenablement. Ces deux choses sont cependant fort

distinctes , car l'art de guérir les maladies ou de traiter les malades ne se résume pas 1°. à reconnaître avec assez d'exactitude la nature des affections pathologiques et les altérations anatomiques sur lesquelles ces affections reposent ou qui en sont la conséquence ; 2°. à savoir remonter aux causes prochaines et éloignées qui donnent naissance à ces mêmes affections et altérations , et 3°. à pouvoir prédire avec quelque précision la marche et l'issue de ces dernières. S'il en était ainsi , et s'il ne s'agissait , pour figurer en qualité de bon médecin , que d'être initié dans les secrets de ces trois grandes divisions de la pathologie , certes jamais le monde n'eût offert un corps médical plus savant , plus nombreux et plus compacte ; jamais la médecine pratique n'eût été plus près de la perfection scientifique.

» Mais par malheur la pathologie , malgré son importance incontestable , est bien loin de former des *guérisseurs* ; elle est même , dans une foule de circonstances , tellement étrangère à *l'exercice clinique* de la médecine , qu'on peut être un très-habile pathologiste et ne rien entendre au traitement des malades , et que , *vice versa* , on voit assez souvent des praticiens très-distingués qui seraient fort embarrassés de subir le plus léger examen sur la pathologie telle qu'on l'entend dans les écoles et dans les livres ! On l'a déjà dit : il est douteux qu'Hippocrate lui-même brillât fort à côté de la plupart des jeunes élèves en médecine de l'époque actuelle , s'il s'agissait d'élucubrer les caractères , le diagnostic d'un grand nombre de maladies plus ou moins graves , ou bien les signes et la nature des lésions anatomiques qui les entretiennent ou les accompagnent. La raison en est simple : les médecins qui passent pour éclairés et *expérimentés* s'appliquent spécialement à la *thérapeutique* , et ils entrent franchement dans la carrière

de l'empirisme et dans celle de l'éclectisme pour les suivre l'une et l'autre avec la prudence, le jugement et l'intelligence *dont ils sont capables*. Ces derniers mots donnent en effet la mesure, la clef de ce qu'on doit attendre d'eux en leur qualité de praticiens ou de thérapeutes, ainsi que de leur capacité et de leur aptitude à s'approprier et à *digérer* en quelque façon les notions, ou, si vous aimez mieux, les faits qui leur apparaissent et leur sont présentés de toutes parts.

» Ils tournent donc sans cesse autour du but auquel ils doivent tendre, celui de traiter, soulager, amender et même guérir les maux qui affligent l'humanité; ils s'occupent sans relâche des moyens d'y atteindre, et le mieux possible; de sorte que l'on ne doit pas être surpris qu'avec cette volonté ferme, active et intelligente, avec cet esprit d'observation qui les distingue, ils parviennent mieux à leurs fins que ceux qui ne sont préoccupés que de sciences *accessoires*, d'idées préconçues, de doctrines et de théories bien arrêtées, exclusives et le plus souvent inadmissibles.

» Pour l'homme judicieux et qui aspire essentiellement à *traiter et à guérir*, tout est en effet d'une extrême importance, tout peut lui fournir des traits de lumière précieux, ou, si vous voulez, des lueurs d'indication et de contre-indication, des étincelles d'analogie et des bluettes d'induction; tout, en un mot, augmente pour lui le nombre et la valeur *des faits cliniques* que le *coup d'œil exercé* et pénétrant du praticien saisit avec bonheur pour le faire tourner avantageusement contre les états pathologiques qui sont ou paraissent embarrassants.

» N'allez pas, toutefois, demander à ce même praticien *expérimenté* sur quoi il se fonde pour en agir de la sorte, et aussi bien il serait tout aussi embarrassé de vous répondre que

le *gourmet* lorsqu'il s'agit pour lui d'expliquer à quels caractères il reconnaît non seulement telle espèce de vin délicat, mais encore ses qualités particulières, sa valeur intrinsèque; et si ce dernier vous parle d'un certain *goût exquis*, d'un *bouquet* spécial, d'un *fumet* qui l'affecte délicieusement et *qui ne le trompe jamais*, le premier s'appuiera également et avec le même aplomb sur l'expression *spécifique du facies*, du regard, de l'attitude, du parler, du pouls, de la respiration, de la chaleur, de l'odeur, de la couleur, etc.; expression que l'expérience a appris à connaître, dont il ne se rend compte que vaguement, presque instinctivement, qu'il est impossible de décrire, et qui sert d'ailleurs de guide assuré au médecin des petits enfants, à celui des aliénés et aux vétérinaires. Cette expression, ce je ne sais quoi éclaire même encore, et d'une manière identique, les anciennes garde-malades; si bien que leur *tact et leurs aperçus* sont parfois si justes, qu'ils font assez souvent honte à l'homme de l'art ou à celui qui prétend l'être. Or toutes ces sources de lumières pratiques, si scintillantes qu'elles apparaissent, font partie du chapitre des *faits cliniques* qu'on pourrait qualifier d'obscurs ou d'*occultes*, et qui ne se trouvent consignés que dans le grand et mystérieux livre de la nature.

» On nous soutiendra peut-être que la connaissance des altérations pathologiques est la base fondamentale de la thérapeutique, et que l'une doit toujours être calculée sur l'autre. Oui, *en chirurgie*, dont la pathologie constitue l'un des quatre éléments *obligés*, une des quatre conditions *sine quâ non* de sa belle tenue scientifique. Mais en médecine, *bone Deus!* à quoi vous sert, je vous prie, d'avoir sous les yeux les caractères anatomo-pathologiques les mieux tranchés pour vous gui-

der dans le traitement de certaines affections graves, les fièvres typhoïdes par exemple ?

» Et le grand cheval de bataille de Broussais, de Tomassini et de leurs partisans, l'IMFLAMMATION, lors même qu'elle est *franche*, comme on dit, cède-t-elle toujours aux évacuations sanguines et aux soi-disant antiphlogistiques ? Ces inflammations, subinflammations, irritations, ne sont-elles pas exaspérées dans bien des cas par les médications débilitantes et calmantes ? N'a-t-on pas été obligé, pour esquiver ces deux questions indiscrettes, de créer des classes particulières de contre-stimulants, d'hyposthénisants, d'abirritants, et des *révulsifs* de toutes façons ? L'expérience ou les faits cliniques ne nous ont-ils pas appris que la phlogose la plus intense et la plus *manifeste* doit être combattue assez souvent par le mercure, le tartre stibié, les astringents, le sulfate de quinine, la compression, la glace, le feu ? Les métrites, les péritonites, les méningites, le croup, les pneumonies, les urétrites, les inflammations testiculaires et mammaires, les érysipèles simples ou phlegmoneux, les esquinancies, les ophthalmies, l'anthrax, les tumeurs blanches, les entorses, etc. etc., ne déposent-ils pas en faveur de ces assertions ?

» Si donc le praticien sait noter et reconnaître, et il le peut sans être précisément un grand pathologiste, s'il parvient, dis-je, à apprécier les états inflammatoires contre lesquels les saignées générales ou locales sont impuissantes ou dangereuses, et ceux auxquels il faut opposer des traitements en apparence incendiaires et contraires à leur essence, ne serons-nous pas forcés d'avouer que ce praticien-là, avec son gros bon sens, sera plus heureux et plus cher à l'humanité que les savants systématiques tous ensemble ?

» Un mot encore. Comment espérer de faire jamais cadrer

entre eux la science et l'art, la théorie et la pratique, les apparences et la réalité dans la thérapeutique médicale, lorsque les faits *clairs comme le jour*, et sur lesquels cette dernière doit reposer, ont besoin d'être interprétés ou peuvent être expliqués de tant et tant de manières différentes par l'homme de l'art ? M. le professeur Forget, qui soutient avec toute la verve qu'on lui connaît la thèse contraire (*Gazette des Hôpitaux*, du 5 Janvier), voudra peut-être nous donner les explications que ce sujet comporte. S'il nous parlait par hasard d'une chirurgie FRANÇAISE, on rirait de bon cœur sans doute, tout comme s'il prononçait les mots d'anatomie, de physiologie, de mathématiques de FRANCE : car la chirurgie est universellement identique, et la même ailleurs que chez les Français, les Anglais, les Allemands, etc. Toutefois, M. Forget est parfaitement en droit de distribuer la médecine en *régions*, et personne ne lui contestera qu'il existe en effet une science médicale FRANÇAISE. Mais si, comme il l'insinue avec indignation, cette science, après avoir éclairé les autres nations, est menacée d'en devenir le rebut et l'esclave, à qui la faute ? Quelle est, au demeurant, cette SCIENCE, qu'il faille, pour lui donner un souffle de vie, la localiser absolument comme les fièvres, et la parquer dans les limites étroites que tracent la géographie, le sort des batailles et le caprice de la diplomatie ? Le savant professeur de Strasbourg ne manquera pas sans doute de nous l'apprendre, et peut-être même de s'appuyer sur des faits.

» Comment, du reste, les hommes de l'art ou pratiques, ou les *empiriques*, tels que je viens de les envisager, ne conserveraient-ils pas tout leur ascendant sur ceux à systèmes, à principes arrêtés, à opinion fixe, lorsque nous savons très-positivement que des faits en très-grand nombre, et qui nous sont signalés dès les premiers âges du monde comme propres

à nous guider pour formuler des indications et des prescriptions thérapeutiques, que ces faits-là sont ou bien *nuls* ou de la plus grande obscurité ?

» S'il en était autrement, croyez-vous que les médecins seraient un seul instant en désaccord au lit des malades ? Traiteraient-ils diversement, et dans la même localité, des individus atteints de la même maladie ? S'accuseraient-ils mutuellement de ne savoir pas adapter les moyens curatifs à la nature identique d'un mal qu'ils ont les uns et les autres sous les yeux ? N'auraient-ils pas du moins, et grâce à l'agglomération de tant de faits divers, des notions exactes sur l'action des médicaments et sur leur rapport avec le mal qu'ils sont chargés de modifier ? Seraient-ils réduits, pour expliquer les effets produits ou à produire de la part de ces agents thérapeutiques, à recourir à des expressions clinquantes et à des phrases sonores qui n'ont peut-être pas le sens commun ? Enfin les verrait-on régulièrement tous les dix ans proclamer des bases variées de nouveaux systèmes, le plus souvent en contradiction flagrante avec ceux qu'ils viennent remplacer temporairement ?

» Il faut des faits, sans aucun doute ; il en faut en quantité suffisante, et doués de qualités convenables, s'ils doivent servir à des règles de conduite dans l'art de traiter les malades ; mais, encore une fois, qui voudra ou pourra se charger de les enregistrer ? Qui osera prendre sur soi d'indiquer la manière de les recueillir, observer, analyser, contrôler, et de les signaler comme légitimes ou de bon aloi ?

» Il semblerait, à entendre certains professeurs et cliniciens, que cette mission si délicate et hérissée de tant de difficultés doive être l'apanage des élèves. Mais ces disciples, si habiles que vous les supposiez, sont les moins propres à s'occuper de

ces faits : car ils ne peuvent les voir que par les yeux de leurs chefs , et ils doivent nécessairement être imbus des idées , des doctrines , voire même des erreurs de ces derniers. Aussi se montrent-ils des instruments fort complaisants et toujours très-dociles chaque fois qu'il s'agit de publier les observations, les faits et gestes de leur professeur , et de les faire valoir. On ne s'en fait pas faute , comme on sait ; mais on sait également que ces jeunes hommes écrivent , sinon sous la dictée , du moins sous les propres inspirations de celui qui se tient derrière la toile. Ils seront par conséquent solidistes , humoristes , brownistes , broussaïssites , hahnemanistes , rasoristes , turquistes (¹) , priesnezistes (²) , rationalistes ou empiriques , po-

(1) On n'ignore pas que M. Turk , de Paris , est l'auteur d'un système médical qui est fondé sur cette idée : que le corps humain est une espèce de pile galvanique, destinée à sécréter , à excréter et à maintenir en harmonie un principe acide et un alcalin ; et que l'office de l'homme de l'art consiste à être le modérateur de ces deux principaux éléments. Cette théorie a été vivement combattue au congrès de Strasbourg ; mais nous dirons également qu'elle a été soutenue avec talent et solidairement par le docteur Turk , de Plombières. Un nombre suffisant *de faits* n'aura sans doute pas manqué à ces deux frères pour étayer leur ingénieuse doctrine , et les engager à ne pas s'en départir sitôt.

(2) Un Francfortais atteint d'une gastralgie , qu'on caractérisait de *rhumatisme chronique à l'estomac* , a passé trente mois à Greffenberg ; mais , s'il y a vu sa santé s'améliorer légèrement , c'est qu'il lui a fallu boire 375 barriques d'eau fraîche , prendre des milliers de bains froids , et passer une partie de son temps dans les sueurs. Vous riez ! et que feriez-vous donc , s'il vous plaît , lorsqu'on vous dirait qu'on a appliqué ailleurs des sangsues par centaines sur un individu , et pour un cas tout pareil à celui de l'homme de Francfort ? qu'on prescrit ici le tartre émétique , le sulfate de quinine , etc. , à des doses épouvantables ? et que là , au contraire , on ose à peine donner ces mêmes substances à la *décillionième* partie d'une quantité déjà extrêmement minime ? Vous riez ! et cependant TOUTES ces pratiques sont légitimées par des faits *innombrables* , éprouvés tous à la face du soleil , et

lypharmques ou expectants, magnétiseurs, voire même juguleurs⁽¹⁾, au gré de leurs maîtres. Ils jureront constamment *in verba eorum*; et vous ne verrez en eux, au lieu de praticiens, que des sectaires et des sectaires renforcés. Vous auriez du reste très-mauvaise grâce de leur en vouloir pour l'exclusisme dont ils font profession. Ils n'en peuvent mais, les pauvres malheureux, et si vous vous avisiez par hasard de leur en faire un reproche, ils seraient, eux, en droit de s'écrier avec Zaïre (*mutatis mutandis*):

« J'eusse été, près du Gange, esclave des faux dieux,
» Chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux. »

» Je sais bien, du reste, qu'on a coutume de qualifier toutes les sectes, même les plus absurdes, du nom pompeux d'ÉCOLES. Mais quelles écoles, grand Dieu! On n'a probablement pas oublié ce qu'elles ont produit, ni ce qu'elles réalisent encore de nos jours! Cependant toutes s'appuient invinciblement sur des faits, et toujours, cela va sans dire, sur des faits nombreux, précis et dûment constatés au grand jour de la publicité; et toutes de s'écrier en conséquence de tous côtés à la fois et à vous étourdir: VIVENT, VIVENT LES FAITS!

» Et vous voudriez, malheureux que vous êtes! compromettre et salir la chirurgie avec des éléments semblables et qu'elle repousse comme indignes d'elle! Non! vous n'y parviendrez jamais!

réputés *irrécusables* et les plus solidement établis du monde! On le soutient, du moins, hardiment et sans hésitation, et on va peut-être même encore jusqu'à le *penser très-sérieusement*. *E sempre bene*.

(1) Ce ne sont pas des juguleurs de malades, gardez-vous de le croire! mais de savants et vigoureux juguleurs de maladies, et tels que les faits les ont façonnés et établis.

» Que conclure d'ailleurs de ces faits égrenés, bizarres et bâtards, qu'on s'efforce de mettre en avant, et sur lesquels on a la prétention de fonder l'avenir de la thérapeutique médicale? C'est que, tels qu'on les entend, ils ne sont nullement capables de constituer des jalons propres à conduire à quelques principes scientifiques; qu'ils doivent donc être interrogés et envisagés tout différemment qu'on ne l'a fait jusqu'ici; et que l'appel aux élèves ou aux disciples pour un travail de cette nature, qui exige une maturité de jugement et une dose d'expérience clinique qu'on ne peut leur supposer, que cet appel est passablement ridicule.

» Ne pourrait-on pas inférer encore, en présence de tant de faits contradictoires, que la thérapeutique médicale se trouve aujourd'hui dans une de ces phases de scepticisme, d'incrédulité, de confusion, de défiance et d'illusions, qui caractérisent en général les périodes de transition, et qui précèdent ordinairement certaines réformes radicales ou quelque grand évènement humanitaire? S'il en est ainsi, appelons de tous nos vœux plus d'imbroglie et de ténèbres encore, puisqu'ils sont le gage assuré d'une prochaine et vive lumière.

» Si je ne me flattais pas de cette consolante perspective, j'éprouverais un sentiment pénible et bien douloureux. Mais, d'un autre côté, j'aime à me persuader que les principaux griefs qu'on adresse à la profession de médecin se rapportent, en grande partie du moins, au manque de *savoir-faire* de ce dernier, à l'abus qu'il fait de ses meilleurs moyens, au mauvais usage des préparations pharmaceutiques, aux explications par trop prétentieuses qu'il donne de leur mode d'agir, au besoin qu'il éprouve partout de *faire de la science* lorsqu'il manque de données positives, de principes arrêtés, de plan et de bases solides pour l'établir, et que les matériaux

dont il pourrait disposer pour cet effet gisent encore épars, pêle-mêle, et aussi bruts que le marbre, le fer et le bois, dont on se propose de construire un palais. Commencez donc par les choisir, et travaillez un peu. Le spectacle que je viens de présenter n'en est pas moins si triste, que j'ai été tenté plusieurs fois de livrer mon Mémoire aux flammes, comme funeste au bonheur d'un assez grand nombre de classes de la société actuelle. Car il ne faut pas le perdre de vue : la confiance à la médecine et au savoir et pouvoir du médecin sont presque aussi nécessaires à ces classes-là que les croyances religieuses le sont à telles autres. On sait encore, du moins on l'a dit, « que la médecine est aussi un *sacerdoce*; qu'elle a donc, ainsi que la religion, des prêtres qui, comme autant de *casuistes*, sont appelés à se prononcer sur les circonstances et les résultats de *certaines péchés*, à prévenir ces derniers, et à menacer ou absoudre ceux qui s'en rendent coupables. »

» Or je ne sens que trop que je viens de porter une grave atteinte à l'autorité de la thérapeutique et un coup funeste au crédit de ses ministres. Mais le cri de ma conscience l'a emporté sur la crainte de déplaire, de blesser et de susciter de vifs et inévitables ressentiments; il m'a donc autorisé à passer outre, contre l'opinion et les avertissements de Fontenelle: je crois qu'il prétendait que, « s'il avait les mains pleines de grandes et importantes vérités, il se garderait bien de les ouvrir. »

M. le Dr. *Hollard* présente quelques considérations de zoologie générale pour servir de préface à un travail qu'il prépare sur la classe des *Arachnides*.

« La classification , ou mieux , la coordination des êtres naturels , qui n'avait primitivement pour but que de faciliter l'étude , en permettant de s'orienter et de se retrouver au milieu d'une multitude innombrable de corps dont les découvertes de chaque jour augmentaient la liste , ce travail , dis-je , a pris peu à peu une importance de premier ordre , il est devenu , d'un simple classement , toute une philosophie de la nature , l'expression même des rapports les plus réels des êtres entre eux. Pour classer il a fallu caractériser , pour caractériser on a dû comparer plus complètement qu'on ne l'avait fait jusqu'alors , et une étude approfondie des caractères , c'est-à-dire , des différences qui distinguent les êtres et les corps naturels , a conduit à comprendre que ces êtres et ces corps se coordonnaient en véritables systèmes d'espèces ; au-dessus de la classification proprement dite , qui prend les espèces pour en composer des groupes de divers ordres , se place la coordination qui s'applique essentiellement à disposer ces groupes aussi bien que les espèces dont ils se composent , de manière à exprimer leurs véritables relations , à marquer leur place dans l'ensemble , à tracer le plan du système entier. Ce système a été jusqu'à ce jour considéré par la plupart des personnes qui se livrent soit à l'enseignement , soit à l'avancement des sciences naturelles , comme une sorte de pierre philosophale , et de grands maîtres en ont eux-mêmes douté ; pourquoi ? d'abord parce que de premiers essais , des essais que semblait recommander le nom de leurs auteurs , avaient échoués ; puis , parce qu'on compliquait le problème de données imaginaires , qui mettaient la solution cherchée sur la même ligne que celle de la quadrature du cercle. Il fallait , et pour éviter les succès et pour croire au succès , des principes qui ne permissent ni de s'égarer ni de désespérer ; or les principes sont une conquête

du travail, du travail de tous ; la marche générale des études positives et de la science les fait apparaître successivement, et ceux qui les découvrent les premiers n'en aperçoivent pas toujours l'usage ni la portée. Ainsi, Cuvier eut la gloire de formuler assez nettement l'un de ces grands principes coordonnateurs, celui de la subordination des caractères, qui marquait des degrés importants entre les caractères fournis par les divers appareils des êtres organisés ; et cependant Cuvier combattit toute sa vie une idée qui devait surgir plus tard de ce même principe inscrit en tête de son règne animal, l'idée de la disposition sériale ou échelonnée des êtres. Deux hommes de génie, qui étaient arrivés à cette conception par deux routes fort différentes, Bonnet et Lamarck, avaient commis dans leur démonstration des erreurs très-graves ; il n'en fallut peut-être pas davantage pour que Cuvier se jetât d'un autre côté et retombât dans l'empirisme des classifications ordinaires, malgré le principe dont il eût pu s'éclairer et qui avait manqué aux deux hommes célèbres que je viens de nommer.

» Les erreurs de Bonnet et de Lamarck frappent à mort leurs systèmes de classification sans intéresser le moins du monde l'idée générale qu'ils ont voulu démontrer, si cette idée s'appuie solidement ailleurs. Ils ont manqué à l'exécution parce qu'ils ont procédé *a priori*, en vertu de principes insoutenables et avant que la science eût donné les véritables bases du travail, sa mesure, son caractère, ce qui ne pouvait venir, quant au règne animal, que par les progrès de l'anatomie et de la physiologie comparées ; or ce genre d'études manquait à Bonnet et à Lamarck, comme il avait manqué au génie bien plus positif et plus heureux de Linné ; Bonnet et Lamarck croyaient à une série infiniment nuancée des êtres, et acceptaient pleinement l'adage : *natura non facit saltum*.

Cette idée suffisait pour les conduire à des rapprochements que la nature ne peut avouer, car ce n'est qu'à force d'artifices et de fausses interprétations qu'on parviendra jamais à effacer toutes les distances qui séparent les divers degrés de l'échelle. Lamarck allait plus loin ; il croyait à la transformation des êtres, et pour lui les espèces n'étaient que des phases temporaires de cette transformation. Ajoutons enfin que Lamarck connaissait peu les êtres qu'il classait ; ceux qui l'ont le plus occupé et sur lesquels il a donné ses meilleurs travaux, il ne les étudiait que sur des figures ou des dépouilles calcaires, et il n'a rien moins fallu que le génie et la sagacité de cet homme remarquable pour lui faire trouver des groupes naturels et de bonnes caractéristiques ; aussi son travail, considéré comme ensemble, n'a-t-il jamais été accepté.

» Cuvier, qui combattit avec juste raison et la doctrine de la transformation des espèces, aussi gratuite que funeste à la science, et celle d'une gradation nuancée, enveloppa dans la même proscription et l'idée d'une série nuancée, et celle d'une série quelconque, quoiqu'il eût posé lui-même un principe qui conduisait inévitablement à considérer les êtres vivants comme coordonnés hiérarchiquement. La préface de la première édition du *Règne animal* renferme sur ce point un passage fort explicite, p. xx.

» Et cependant Cuvier, à quelques pages de là, posait le principe de la subordination des caractères, c'est-à-dire, reconnaissait que les organes n'ayant pas la même importance ne pouvaient fournir des caractères de même valeur. Avec ce principe les caractères ne sont plus seulement des signes différentiels, ce sont des mesures. Or quels sont les caractères les plus importants : Cuvier nous le dit lui-même, *ibid.* p. 46.

» Il y a donc des degrés d'animalité, une gradation ani-

male . une échelle , une série. Cuvier , encore très-près de son point de départ , commence par diviser le règne animal en quatre types qu'il substitue avec raison à l'ancienne division des animaux en vertébrés et invertébrés. Mais bientôt , embarrassant sa marche en consultant des caractères empruntés à la vie végétative presque à l'égal des caractères de l'animalité , et souvent aux dépens de ceux-ci , Cuvier déclare que ses types ne sont que des embranchements , et bien qu'il ait moins voulu coordonner que grouper , il place les mollusques au-dessus des articulés , et parmi les articulés les annélides occupent le premier rang ; pourquoi ? parce que plusieurs d'entre elles ont le sang rouge , ce qui semble les rapprocher des animaux vertébrés. Les disciples de Cuvier ont fait justice de ces deux grandes fautes ; mais elles n'en demeurent pas moins pour prouver que Cuvier n'a échappé à la coordination sériale des animaux qu'en devenant infidèle au principe de la subordination des caractères. Le caractère qui fait la supériorité d'un type à l'égard d'un autre , ne suppose pas nécessairement et partout une organisation compliquée , et ce caractère s'efface lui-même à mesure qu'on descend les degrés du type ; au terme inférieur de celui-ci nous trouvons les dernières traces du caractère typique avec une organisation très-simple ; mais tout effacé qu'il soit , le type est encore là. En comparant la simplicité des derniers poissons à l'organisation complexe de beaucoup de mollusques et d'un grand nombre d'articulés , Cuvier a refusé de voir la supériorité absolue d'un type sur un autre , méconnaissant dans le poisson le plus dégradé l'existence d'un caractère qui lui est commun , même avec l'homme , le caractère de l'animal vertébré , avec lequel l'animalité s'élève bien plus haut , quoique partant de la lamproye , que ne peuvent s'élever les autres types , qui atteignent

l'un les insectes, l'autre les poulpes, le dernier les holothuries. Je ne blâme pas Cuvier, je comprends même qu'il ait reculé devant des difficultés qui, à l'époque où il établit ses classifications, devaient lui paraître plus grandes qu'elles ne le sont, car la coordination sériale des animaux n'est pas chose facile. Elle a été mise dans son véritable jour par un savant qui réunit les qualités des deux maîtres dont il fut l'heureux disciple, la connaissance pratique des faits telle que Cuvier la possédait, et l'esprit généralisateur qui distinguait Lamarck. Ces éléments, tempérés et fortifiés l'un par l'autre, ont donné aux travaux de M. de Blainville une empreinte grande, philosophique, en même temps qu'une valeur positive et scientifique. M. de Blainville a démontré que le règne animal forme une série d'espèces inégalement espacées, et s'élevant d'une pente tour à tour rapide ou insensible dans une direction unique, c'est-à-dire, vers l'espèce humaine. Cependant, tout avancé qu'il soit quant à l'ensemble et à un grand nombre de détails, le travail commencé par M. de Blainville est loin d'être achevé; il reste beaucoup à faire et même à rectifier dans ce qu'il a fait lui-même. Il faut aujourd'hui reprendre sous le jour des principes que le progrès de la science a mis en évidence, toutes les divisions du règne animal, et tenter pour chacune d'elles un travail de coordination qui constituera la vraie philosophie du sujet: C'est ce que je me propose d'essayer dans un prochain mémoire pour l'une de classes des animaux articulés, celle des *Arachnides*. »

M. *Wartmann* dépose un relevé graphique de la marche des variations horaires du baromètre au solstice d'hiver 1841, ainsi qu'aux équinoxes et aux solstices de 1842.
